

# L'Absurde Camusien

Andrea Menéndez Méndez



Universidad de Oviedo

Tuteur : José María Fernández Cardo

Lenguas Modernas y Sus Literaturas

Cours 2021/2022

Mai 2022

**Indice :**

<b>1. Introduction.....</b>	<b>p. 3.</b>
<b>2. Un Aperçu de la Vie de Camus.....</b>	<b>p. 3-9.</b>
<b>3. L’Absurde Camusien.....</b>	<b>p. 9-20.</b>
<b>3.1. Le Mythe de Sisyphe.....</b>	<b>p. 9-11.</b>
<b>3.2. Un Raisonnement Absurde.....</b>	<b>p. 11-13.</b>
<b>3.3. L’Homme Absurde.....</b>	<b>p. 14-15.</b>
<b>3.4. Meursault, l’Incarnation de l’Homme Absurde.....</b>	<b>p. 15-20.</b>
<b>4. La Révolte, un Mode de Vie.....</b>	<b>p. 20-21.</b>
<b>5. L’Humanisme Camusien.....</b>	<b>p. 21-23.</b>
<b>6. Conclusions.....</b>	<b>p. 23-26.</b>
<b>7. Bibliographie.....</b>	<b>p. 27-28.</b>

## **1. Introduction :**

Ce mémoire tentera d'approfondir la philosophie de l'absurde à travers l'analyse, principalement, de deux œuvres d'Albert Camus : son essai intitulé *Le Mythe de Sisyphe*, et son roman *L'Étranger*. Dans la première section de cet ouvrage, on trouve la biographie de l'auteur, je pense qu'il est essentiel de connaître son histoire, car de nombreux événements peuvent nous aider à comprendre pourquoi Camus en est venu à développer l'absurde de la manière dont il l'a fait et à le mettre en œuvre dans sa manière de vivre avec une telle détermination. Dans la section suivante, l'analyse commencera avec le premier stade de l'absurdité : le cycle de l'absurde. Dans un premier temps, le mythe de Sisyphe, le célèbre récit mythologique que l'auteur utilise comme métaphore pour expliquer sa philosophie, sera expliqué à travers les yeux de Camus, afin de comprendre quelles sont les caractéristiques absurdes de ce mythe.

Ensuite, et toujours dans le cadre du cycle de l'absurde, j'aborderai un sujet controversé : le suicide. J'expliquerai pourquoi la mort est si étroitement liée à l'absurde, selon Camus, en m'appuyant à nouveau sur *Le Mythe de Sisyphe*, et j'analyserai également les impressions de l'auteur sur ce sujet tragique. Ensuite, je présenterai le concept de l'homme absurde, ses caractéristiques, sa façon de comprendre la vie, et les étapes à suivre pour le devenir. Comme dernière étape du cycle de l'absurde, j'analyserai en profondeur le personnage principal du roman *L'Étranger*, Meursault, l'incarnation de l'homme absurde par excellence. Je décrirai l'ensemble de son parcours tout au long du roman, afin de mieux comprendre les subtilités de l'absurde, et j'utiliserai des passages du roman pour renforcer les idées proposées dans ce mémoire.

En suivant le développement naturel de cette philosophie, je vais maintenant présenter sa deuxième étape : le cycle de la révolte. Comme précédemment, je développerai ce qu'il en est exactement et ce qu'il faut faire pour le remplir. Enfin, j'aborde un thème fondamental pour Camus, l'humanisme. J'expliquerai pourquoi l'auteur pense que ce trait de caractère devrait être présent dans la vie de tous les individus, qu'ils soient absurdes ou non, et ce que cette question représente pour lui. Et, enfin, les conclusions pertinentes que j'ai pu tirer de cette étude, en ce qui concerne l'auteur et sa philosophie, et toute la bibliographie dans laquelle je m'ai appuyé tout au long de ce mémoire.

## **2. Un Aperçu de la Vie de Camus :**

Né le 7 novembre 1913 dans un quartier ouvrier de Mondovi, en Alger, qui était alors une colonie française. Son père est mort quand il avait à peine un an, mortellement blessé au

début de la Première Guerre mondiale, au cours de la bataille de la Marne. Dès lors, lui et son frère aîné, Lucien, sont confiés à leur mère, Catherine Sintès, une femme d'origine espagnole, femme au foyer, illettrée et pratiquement sourde, et à leur grand-mère autoritaire, qui se charge de l'éducation de leurs petits-enfants. L'enfance de Camus est marquée par la pauvreté ; après la mort de son père, ils déménagent dans le quartier de Belcourt (un quartier pauvre d'Alger), où il vit avec sa famille dans une maison de deux pièces sans eau courante ni électricité (Corbic, 2003). Ces conditions de vie marquent un avant et un après dans la façon dont l'auteur appréhende la vie, comme il le décrit lui-même dans son essai *L'Envers et l'Endroit*.

Pour moi, je sais que ma source est dans *L'Envers et l'Endroit*, dans ce monde de pauvreté et de lumière où j'ai longtemps vécu et dont le souvenir me préserve encore des deux dangers contraires qui menacent tout artiste, le ressentiment et la satisfaction. La pauvreté, d'abord, n'a jamais été un malheur pour moi : la lumière y répandait ses richesses. Même mes révoltes en ont été éclairées. Elles furent presque toujours, je crois pouvoir le dire sans tricher, des révoltes pour tous, et pour que la vie de tous soit élevée dans la lumière. Il n'est pas sûr que mon cœur fût naturellement disposé à cette sorte d'amour. Mais les circonstances m'ont aidé. Pour corriger une indifférence naturelle, je fus placé à mi-distance de la misère et du soleil. La misère m'empêcha de croire que tout est bien sous le soleil et dans l'histoire ; le soleil m'apprit que l'histoire n'est pas tout. (Camus, 1958, p. 15)

Camus ne perçoit pas les besoins ou les difficultés qu'il a pu connaître pendant son enfance comme un aspect négatif, mais au contraire, il a appris à les accepter et en est même venu à les apprécier ; car grâce à eux, il a réussi à valoriser les petits plaisirs ou les joies de la vie qui se développent, même dans les circonstances les plus défavorables (Camus, 1958). D'où les métaphores de l'envers et l'endroit, la pauvreté et les lumières, l'histoire et le soleil ; pour lui, le soleil est comme la connaissance, la maturité qu'il a acquise au fil des ans, tandis que l'histoire est sa vie et ce qui s'y est passé.

Changer la vie, oui, mais non le monde dont je faisais ma divinité. C'est ainsi, sans doute, que j'abordai cette carrière inconfortable où je suis, m'engageant avec innocence sur un fil d'équilibre où j'avance péniblement, sans être sûr d'atteindre le but. Autrement dit, je devins un artiste, s'il est vrai qu'il n'est pas d'art sans refus ni sans consentement. Dans tous les cas, la belle chaleur qui régnait sur mon enfance m'a privé de tout ressentiment. Je vivais dans la gêne, mais aussi dans une sorte de jouissance. Je me sentais des forces infinies : il fallait seulement leur trouver un point d'application. Ce n'était pas la pauvreté qui faisait obstacle à ces forces : en Afrique, la mer et le soleil ne coûtent rien. L'obstacle était plutôt dans les préjugés ou la bêtise. (Camus, 1958, p. 15-16)

Comme le souligne Camus dans son essai *L'Envers et l'Endroit*, la précarité a influencé sa vision de l'essence de la vie : là, où d'autres personnes auraient pu grandir en manquant d'équipements ou de services que d'autres possédaient, ou en en voulant au passé pour les épreuves qu'ils avaient subies, Camus fait le contraire ; comme on peut le voir dans le fait suivant : la surdité de sa mère, accentuée par son analphabétisme, et de plus, compte tenu des circonstances familiales (elle était le soutien de famille), l'éloignait de ses enfants, et lorsque Camus aurait pu avoir une mère aimante et attentive, il a trouvé une grand-mère contrôlante. Cependant, il est dépourvu de tout ressentiment, bien qu'il soit clair dans plusieurs de ses œuvres que l'absence d'une figure maternelle le fait souffrir d'une manière ou d'une autre (Corbic, 2003).

Dès son plus jeune âge, Camus excelle dans ses études académiques ; jusqu'à l'âge de dix ans, il est élève de l'école communale. Là, son professeur Louis Germain se rend compte de son potentiel et tente de convaincre sa famille de lui permettre de poursuivre son éducation académique ; ainsi, contre la volonté de sa grand-mère, en 1924, Camus est accepté au Lycée Bugeaud (Corbic, 2003). Pour Camus, Louis Germain a été un point de référence très important dans sa vie et un exemple à suivre, comme en témoigne son discours de remerciement pour le prix Nobel de littérature, qui lui a été décerné en 1957. Quelques jours après le grand événement, Camus a écrit la lettre suivante à son maître (Tiberghien, 2015).

J'ai laissé s'éteindre un peu le bruit qui m'a entouré tous ces jours-ci avant de venir vous parler un peu de tout mon cœur. On vient de me faire un bien trop grand honneur, que je n'ai ni recherché ni sollicité. Mais quand j'ai appris la nouvelle, ma première pensée, après ma mère, a été pour vous. Sans vous, sans cette main affectueuse que vous avez tendue au petit enfant pauvre que j'étais, sans votre enseignement, et votre exemple, rien de tout cela ne serait arrivé. Je ne me fais pas un monde de cette sorte d'honneur mais celui-là est du moins une occasion pour vous dire ce que vous avez été, et êtes toujours pour moi, et pour vous assurer que vos efforts, votre travail et le cœur généreux que vous y mettiez sont toujours vivants chez un de vos petits écoliers qui, malgré l'âge, n'a pas cessé d'être votre reconnaissant élève. Je vous embrasse, de toutes mes forces. (Camus, 1957)

Après six ans de scolarité, en première année de baccalauréat (1930), Camus est atteint de tuberculose, puis transféré à l'hôpital Mustapha, où il écrit ses premiers essais. Cette étape est l'une des nombreuses qui ont marqué l'auteur à vie, car c'est la première fois qu'il s'est rendu compte de la fragilité et de la brièveté de la vie ; il faut comprendre qu'à cette époque, la tuberculose faisait des milliers et des milliers de victimes, que la médecine n'était pas assez

avancée pour offrir un traitement qui assurerait la guérison de la maladie et qu'il n'existait pas de vaccin pour la prévenir. Après une période de convalescence, Camus réussit à se rétablir et est autorisé à sortir de l'hôpital, après quoi il retourne au lycée, où il commence ses études de philosophie. C'est dans ces cours qu'il rencontre une autre des personnes qui influenceront son travail et qui lui encouragera à publier ses premiers textes dans la magazine *Sud*, son professeur Jean Grenier. En 1932, il obtient enfin son baccalauréat (Corbic, 2003).

En 1934, il épouse Simone Hié, mais le mariage ne dure pas longtemps et ils se séparent après deux ans. Pendant cette période, Camus étudie la philosophie à l'université et a l'habitude de se réunir pour écrire avec d'autres jeunes écrivains prometteurs de son époque, notamment l'éditeur Edmond Charlot et l'écrivain Max-Pol Fouchet (Tiberghien, 2015). En 1935, l'année même où il rédige son essai *L'Envers et l'Endroit*, il adhère au Parti communiste algérien (PCA) et fonde le Théâtre du Travail, mais un an plus tard, l'année même de sa séparation (1936), l'idiosyncrasie du parti change : il veut encourager l'assimilation de la culture française et reconnaît sa souveraineté. Face à cela, Camus et d'autres militants qui n'étaient pas d'accord avec le parti, ont quitté la troupe de théâtre, certains d'entre eux ayant même été emprisonnés. Camus, totalement opposé à l'hypocrisie du PCA, et animé par l'idée de créer un théâtre où la liberté des auteurs primerait sur tout intérêt politique, et, par conséquent, fonde le Théâtre de l'Équipe, avec des amis qui décident de le suivre (Racine-Furlaud, 1987).

En 1937, il quitte officiellement le parti communiste et rencontre le rédacteur en chef du journal *Alger Républicain*, Pascal Pia, qui l'engage comme journaliste. Plus tard, ce journal a été rebaptisé *Le Soir Républicain*, le premier ayant été suspendu (Corbic, 2003). À cette époque, Camus publie *Misère de la Kabylie*, un article visant à dénoncer les conditions déplorables dans son pays, notamment dans le quartier berbère de Kabylie, dans le nord de l'Algérie, extrêmement réprimé pendant la colonisation française et zone de conflit pendant la guerre d'indépendance du pays. Ces premiers articles ont donné lieu à de nombreuses controverses concernant l'opinion de Camus sur la question de l'indépendance algérienne. Beaucoup n'ont pas compris la véritable position de l'auteur sur la question (Fernández Cardo, 2011).

De nombreuses personnes ont accusé Camus de ne pas reconnaître la nécessité de l'indépendance d'Algérie. L'auteur n'a jamais nié les injustices dont le peuple arabe était victime de la part des Français, ni la situation précaire dans laquelle se trouvait le pays, ces réflexions sont d'ailleurs consignées dans un écrit intitulé *Algérie 58*, daté en conséquence du prix Nobel

de littérature dont il a été récompensé. Pour lui, la situation socio-politique idéale aurait été celle d'un État fédéré d'autonomies dont la répartition ne serait pas liée à l'espace, mais à l'ethnicité. Bien que les Français aient occupé le territoire d'Algérie, on ne peut nier que, pour beaucoup, le pays est devenu leur foyer, plus encore que la France. Pour Camus, il n'était donc pas question de les chasser du pays, ce qui a fini par se produire lorsque le gouvernement musulman a pris le contrôle, déracinant ainsi de nombreux Français de leur patrie naturelle (Fernández Cardo, 2011).

En 1940, le gouvernement algérien interdit la publication du journal *Le Soir Républicain*. Camus déménage donc avec son patron, Pascal Pia, et sa nouvelle épouse, Francine Faure, à Paris, où il est nommé secrétaire de rédaction du nouveau journal de Pia, *Paris Soir*. Au même moment, Camus commence la publication de la revue *Rivage*. En 1942, il publie un essai intitulé *Le Mythe de Sisyphe* et un roman, *L'Étranger* (Corbic, 2003). Dans ces deux œuvres, Camus va exposer toute sa philosophie : l'absurde. La même année, il a dû se retirer dans le village du Chambon-sur-Lignon pour se remettre d'une tuberculose. C'est là qu'il commence à écrire deux pièces de théâtre, *Caligula* et *Le Malentendu*, publiées en 1944, cette dernière étant inspirée par la résistance non violente des villageois contre l'armée nazie. Il a également commencé à écrire son célèbre roman *La Peste* (Tiberghien, 2015).

Pendant son séjour à Chambon-sur-Lignon, l'armée nazie a pris le contrôle du village, ce qui a obligé l'auteur à s'éloigner de sa femme. Il y fréquente les lieux littéraires de la région, et grâce à cela, il rencontre Jean-Paul Sartre et sa compagne Simone de Beauvoir. En même temps, il rejoint la Résistance, écrivant pour le journal clandestin *Combat*. En 1945, il retrouve sa femme, avec laquelle il a des jumeaux : Catherine et Jean. Il est devenu l'un des rares écrivains occidentaux à condamner l'utilisation des bombes atomiques sur Nagasaki et Hiroshima, comme on peut apprécier dans la suivante publication du journal *Combat*.

[...] On nous apprend, en effet, au milieu d'une foule de commentaires enthousiastes, que n'importe quelle ville d'importance moyenne peut être totalement rasée par une bombe de la grosseur d'un ballon de football. Des journaux américains, anglais et français se répandent en dissertations élégantes sur l'avenir, le passé, les inventeurs, le coût, la vocation pacifique et les effets guerriers, les conséquences politiques et même le caractère indépendant de la bombe atomique. [...] Il est permis de penser qu'il y a quelque indécence à célébrer une découverte qui se met d'abord au service de la plus formidable rage de destruction dont l'homme ait fait preuve depuis des siècles. (Camus, 1945, p.1)

En 1947, Camus est déjà un écrivain reconnu, puisque sa pièce de théâtre *Caligula* connaît un grand succès, mais son roman *La Peste* sera la consécration littéraire de sa carrière (Tiberghien, 2015). En 1949, il publie une autre pièce de théâtre intitulée *Les Justes*. En 1951, il publie l'une de ses pièces les plus controversées, *L'Homme Révolté*. Ce texte est un essai dans lequel il expose toutes ses idées politiques, sociales, philosophiques, etc. Cela entraîne des querelles avec d'autres personnalités importantes, comme le philosophe surréaliste André Breton, et même une rupture avec son ami Sartre en 1952. Malgré tout, Camus considère cette œuvre comme l'une des plus importantes de sa carrière, car il y exprime sans complexe toute son idiosyncrasie (comme cité dans Corbic, 2003).

C'est un livre qui a fait beaucoup de bruit mais qui m'a valu plus d'ennemis que d'amis (du moins les premiers ont crié plus fort que les derniers). [...] Cependant, je réécrirais encore mon œuvre telle qu'elle est, si j'avais à le faire. Parmi mes livres, c'est celui auquel je tiens le plus. (p. 17)

Les années 40 marquent le lancement de la carrière littéraire de Camus. En 1956, il publie son troisième roman, intitulé *La Chute*, un texte profondément marqué par le pessimisme envers l'être humain et sa nature. Mais ce n'est qu'en 1957 qu'il reçoit le prix Nobel de littérature pour son extraordinaire carrière. À cette époque, son pays natal est en guerre pour l'indépendance, mais il n'est pas d'accord avec la façon dont le conflit est géré, préconisant une solution pacifique qui favorise les deux parties (musulmans et français), comme expliqué ci-dessus, son opinion sur la question sera toujours profondément incomprise (Tiberghien, 2015).

C'est à ceux qui ne se résignent pas à voir ce grand pays se briser en deux et partir à la dérive que, sans rappeler à nouveau les erreurs du passé, anxieux seulement de l'avenir, nous voudrions dire qu'il est possible, aujourd'hui, sur un point précis, de nous réunir d'abord, de sauver ensuite des vies humaines, et de préparer ainsi un climat plus favorable à une discussion enfin raisonnable. [...] De quoi s'agit-il ? D'obtenir que le mouvement arabe et les autorités françaises, sans avoir à entrer en contacts, ni à s'engager à rien d'autre, déclarent, simultanément, que, pendant toute la durée des troubles, la population civile sera, en toute occasion, respectée et protégée. (Camus, 1956)

La même année, il publie une compilation d'essais intitulée *L'Exil et le Royaume*, dans laquelle sa grande nostalgie pour son pays natal est évidente. Finalement, en 1960, à Lourmarin, où il vivait, il meurt dans un accident de voiture avec son ami Michel Gallimard (Tiberghien, 2015). Après l'accident, il a trouvé dans sa mallette un ouvrage presque autobiographique, intitulé *Le Premier Homme*, avec lequel il espérait écrire le chef-d'œuvre de

sa carrière. Des années plus tard, il a été réécrit et édité par sa fille Catherine Camus, puis publié en 1994 (Corbic, 2003). À la dernière page de cet ouvrage, le grand amour de l'auteur pour sa mère, malgré leur relation brouillée, est une fois de plus évident.

Il avait été le roi de la vie, couronné de dons éclatants, de désirs, de force, de joie et c'était de tout cela qu'il venait lui demander pardon à elle, qui avait été l'esclave soumise des jours et de la vie, qui ne savait rien, n'avait rien désiré ni osé désirer et qui pourtant avait gardé intacte une vérité qu'il avait perdue et qui seule justifiait qu'on vive [...]. Ô mère, ô tendre, enfant chéri, plus grande que mon temps, plus grande que l'histoire qui te soumettait à elle, plus vraie que tout ce que j'ai aimé en ce monde, ô mère pardonne ton fils d'avoir fui la nuit de ta vérité. (Camus, 1994, p. 273)

### **3. L'Absurde Camusien :**

#### **3.1. Le Mythe de Sisyphe :**

Dans ses textes, Camus accorde une grande importance aux idées ; il relègue au second plan toute embellie du langage. Cette forme d'écriture, composée de phrases très courtes, presque comme celles d'un enfant qui apprend à écrire, oblige l'auteur à être extrêmement concis et direct dans son expression. Son ton est donc plutôt sec, impersonnel et monotone. Le critique littéraire et sémiologue Roland Barthes s'en est inspiré pour le titre de son célèbre ouvrage *Le Degré Zéro de l'Écriture* (1953). Dans l'ensemble de l'œuvre de Camus, son roman *L'Étranger* est le plus grand représentant de son style neutre, comme on peut le voir dans l'extrait suivant (Tiberghien, 2015).

Quand nous nous sommes rhabillés, elle a eu l'air très surprise de me voir avec une cravate noire et elle m'a demandé si j'étais en deuil. Je lui ai dit que maman était morte. Comme elle voulait savoir depuis quand, j'ai répondu : "Depuis hier." Elle a eu un petit recul, mais n'a fait aucune remarque. (Camus, 1972, p.19)

Cette esthétique d'écriture sert le but de l'auteur, qui est de transmettre l'essence de l'absurde à travers ses œuvres. D'une manière ou d'une autre, toutes ses pièces, qu'elles soient théâtrales, romanesques ou philosophiques, évoquent les principes de l'absurde, que l'auteur développe dans son essai *Le Mythe de Sisyphe* (1942). Selon lui, le principe de base de l'absurde est que l'être humain, dès sa naissance, est destiné à vivre une série d'expériences, quelles qu'elles soient, qui le conduiront irrémédiablement à la mort. Cela soulève des questions telles que : quel est donc le but de notre existence ? L'être humain, tout au long de l'histoire, a cherché la réponse à cette question ; toutes les cultures, religions ou philosophies ont abordé ce thème

avec plus ou moins d'élan ; pour Camus, la réponse est beaucoup plus simple : il n'y a pas de sens à notre existence, nous n'existons pas pour accomplir une mission transcendante, la vie que nous avons est la seule que nous aurons, et quelle que soit la vertu de nos actions, la mort est inévitable pour nous tous (Tiberghien, 2015).

Selon Camus, l'étape essentielle que nous devons franchir pour réaliser l'absurdité de notre existence est la prise de conscience ; une fois que nous avons eu l'épiphanie de l'absurde, nos actions n'ont plus de but. Notre travail, nos connaissances, nos relations, nos routines, etc. ; tout est réduit à un tas de choses inutiles (Fernández Cardo, 2011). Dans son essai *Le Mythe de Sisyphe*, l'écrivain utilise la légende de ce personnage mythologique comme parallélisme à l'homme absurde. Homère, dans *l'Odyssée*, n'explique pas pourquoi Sisyphe a été puni par les dieux, selon lui, Sisyphe était le plus intelligent des mortels, alors que d'autres le considéraient comme un bandit. Pour Camus, ces deux perspectives ne sont pas opposées, mais l'une est une conséquence de l'autre (Camus, 1990). "Si l'on en croit Homère, Sisyphe était le plus sage et le plus prudent des mortels. Selon une autre tradition cependant, il inclinait au métier de brigand. Je n'y vois pas de contradiction." (Camus, 1990, p.14-15).

Sisyphe était passionné par la vie, il la vivait comme il le souhaitait et ne donnait d'explications à personne, pas même aux dieux ; en conséquence, il a été puni par eux pour avoir escaladé un gigantesque rocher, de sorte que juste avant d'atteindre le sommet, il retombait ; et ainsi répéter le processus jusqu'au jour de sa mort. Les dieux ont pensé qu'un destin aussi inutile et absurde serait la pire des punitions, et Sisyphe l'a sûrement pensé aussi. Cependant, Camus ose regarder au-delà de ce que l'art a osé représenter. Dans les reproductions artistiques que nous voyons de ce mythe, nous sommes habitués à voir un Sisyphe fatigué, portant le rocher au sommet, mais Camus préfère imaginer Sisyphe descendant la colline, son visage reflétant l'expression de quelqu'un qui connaît déjà son destin et l'accepte (Camus, 1990).

C'est pendant ce retour, cette pause, que Sisyphe m'intéresse. Un visage qui peine si près des pierres est déjà pierre lui-même ! Je vois cet homme redescendre d'un pas lourd mais égal vers le tourment dont il ne connaîtra pas la fin. Cette heure qui est comme une respiration et qui revient aussi sûrement que son malheur, cette heure est celle de la conscience. À chacun de ces instants, où il quitte les sommets et s'enfonce peu à peu vers les tanières des dieux, il est supérieur à son destin. Il est plus fort que son rocher. (Camus, 1990, p.115)

"Il n'est pas de destin qui ne se surmonte par le mépris" (Camus, 1990, p.115), cette phrase explique de manière concise et parfaite le héros absurde qu'est Sisyphe. L'absurde ne

nie pas les émotions, si nous étions dans une situation similaire à celle de notre héros, nous ressentirions de la douleur, de la tristesse, de la colère, du mépris ; ce sont ces sensations qui ouvrent la porte à la joie. Aussi paradoxal que cela puisse paraître, pour Camus, de telles émotions ne peuvent être ressenties que si l'on a pris conscience de notre existence absurde. Par conséquent, si nous devions nous tordre de rage d'être dans la peau de Sisyphe, ou ressentir une douleur atroce au point de nous planter des aiguilles dans les yeux, comme Œdipe lorsqu'il a appris la vérité sur ses parents ; alors seulement, nous aurions réussi à devenir les maîtres de notre destin et à accepter que nous ne puissions pas le changer (Camus, 1990). C'est seulement à ce moment-là que nous pouvons nous permettre de ressentir de la joie car "elle chasse de ce monde un dieu qui y était entré avec l'insatisfaction et le goût des douleurs inutiles. Elle fait du destin une affaire d'homme, qui doit être réglée entre les hommes." (Camus, 1990, p. 116-117)

De cette façon, l'absurde n'est pas une facette exclusive de l'être humain, ni du monde qu'il habite, mais est perçu dans la coexistence des deux. L'homme absurde est celui qui trouve le courage de vivre en sachant que son existence est absurde et sans but. Il accepte ce qu'il a et ne le combat pas, ce raisonnement lui donne la capacité de connaître ses limites et ses capacités et de profiter de la vie en conséquence (Fernández Cardo, 2011). Comme Sisyphe dans le mythe, son histoire est tragique en raison de la connaissance qu'il a atteinte, mais cette souffrance lui donne en même temps du pouvoir (Camus, 1990).

L'ouvrier d'aujourd'hui travaille, tous les jours de sa vie, aux mêmes tâches et ce destin n'est pas moins absurde. Mais il n'est tragique qu'aux rares moments où il devient conscient. Sisyphe, prolétaire des dieux, impuissant et révolté, connaît toute l'étendue de sa misérable condition : c'est à elle qu'il pense pendant sa descente. La clairvoyance qui devait faire son tourment consomme du même coup sa victoire. (Camus, 1990, p. 115)

### **3.2. Un Raisonnement Absurde :**

Mais avec toutes ces conclusions, beaucoup peuvent se demander si la vie vaut la peine d'être vécue. Cette question est une question à laquelle Camus a une réponse, en fait, c'est le premier sujet abordé dans son essai. Pour lui, c'est la question la plus importante de la philosophie (Fernández Cardo, 2011).

Il n'y a qu'un problème philosophique vraiment sérieux : c'est le suicide. Juger que la vie vaut ou ne vaut pas la peine d'être vécue, c'est répondre à la question fondamentale de la philosophie. Le reste, si le monde a trois dimensions, si l'esprit a neuf ou douze catégories, vient ensuite. Ce sont des jeux ; il faut d'abord répondre. Et s'il est vrai, comme le veut Nietzsche, qu'un

philosophe, pour être estimable, doit prêcher d'exemple, on saisit l'importance de cette réponse puisqu'elle va précéder le geste définitif. Ce sont là des évidences sensibles au cœur, mais qu'il faut approfondir pour les rendre claires à l'esprit. (Camus, 1990, p. 13)

Dans ses réflexions sur le suicide, Camus ne veut pas aborder le sujet de manière sensationnaliste comme le font les médias. Il veut analyser s'il existe un lien entre l'absurdité et le suicide. Pour cela, l'auteur utilise l'exemple d'un gérant d'appartement, qui avait perdu sa fille il y a cinq ans ; depuis, cet homme prétendait avoir changé, la vie le minait jour après jour, jusqu'à ce qu'il se suicide. C'est dans ce mot que Camus établit le point de départ de son analyse : " miner ", c'est-à-dire que plus nous pensons, plus nous minons notre esprit. Cependant, il est très difficile d'établir le moment exact où l'esprit d'un individu décide de prôner la mort plutôt que la vie. Toutefois, ce qui est clair pour Camus, c'est que le suicide est comme une confession, la personne qui décide de mettre fin à sa vie fait une déclaration : la vie ne vaut pas la peine d'être vécue. Camus s'accroche à cette idée pour poursuivre sa thèse, arrivant à la conclusion sans équivoque que l'absurdité n'est pas le contraire du suicide, mais que l'un est la conséquence de l'autre (Camus, 1990).

La pensée suicidaire s'installe dans l'esprit de l'individu lorsqu'il se rend compte que sa vie n'a pas de but, qu'elle n'a pas de sens, qu'elle est donc, absurde. C'est à ce moment de l'épiphanie qu'un autre concept important émerge dans l'essai de Camus : l'espoir. Par l'individu, la prise de conscience de l'absurdité de son existence entre en conflit avec les espoirs ancrés dans sa conscience d'une vie meilleure, de nouvelles opportunités, etc. (Camus, 1990) ; comme Camus explique dans son essai.

Quel est donc cet incalculable sentiment qui prive l'esprit du sommeil nécessaire à sa vie ? Un monde qu'on peut expliquer même avec de mauvaises raisons est un monde familier. Mais au contraire, dans un univers soudain privé d'illusions et de lumières, l'homme se sent un étranger. Cet exil est sans recours puisqu'il est privé des souvenirs d'une patrie perdue ou de l'espoir d'une terre promise. Ce divorce entre l'homme et sa vie, l'acteur et son décor, c'est proprement le sentiment de l'absurdité. Tous les hommes sains ayant songé à leur propre suicide, on pourra reconnaître, sans plus d'explications, qu'il y a un lien direct entre ce sentiment et l'aspiration vers le néant. (1990, p. 14-15)

Une fois que les trois points de l'analyse de Camus sont clairs : l'absurde, l'espoir et la mort ou le suicide. L'auteur se demande si la mort est la meilleure solution pour combattre l'absurdité. Il devient alors clair que ceux qui ont pris conscience de l'absurde n'en viennent pas toujours à la conclusion du suicide, Camus en étant un exemple clair, mais les personnes qui

ont pensé à leur mort et l'ont exécutée ont nécessairement vécu l'épiphanie de l'absurde, en arrivant à la conclusion que la vie ne vaut pas la peine d'être vécue (Camus, 1990).

Tout contribue ainsi à brouiller les cartes. Ce n'est pas en vain qu'on a jusqu'ici joué sur les mots et feint de croire que refuser un sens à la vie conduit forcément à déclarer qu'elle ne vaut pas la peine d'être vécue, En vérité, il n'y a aucune mesure forcée entre ces deux jugements. (Camus, 1990, p. 17)

Suite à cette conclusion, Camus se demande s'il est vrai que le suicide est la meilleure solution à la question de l'absurde. Mais il répond par un non catégorique, car pour l'auteur la mort est un problème qui doit être résolu, avant tout autre, indépendamment de la culture, des religions, des traditions, etc. L'absurde réduit l'existence à l'insignifiance, Camus considère cette idée comme une vérité universelle de sa philosophie ; les personnes qui meurent de leur propre main connaissent également cette vérité, et y répondent avec désespoir et tristesse. Camus, cependant, propose un raisonnement alternatif, absurde, selon lequel la vie n'a pas de sens, et donc s'arrêter pour analyser cette vérité universelle est également infructueux "parce qu'elle est truisme" (Camus, 1990, p. 17).

[...] Est-ce que son absurdité exige qu'on lui échappe, par l'espoir ou le suicide, voilà ce qu'il faut mettre à jour, poursuivre et illustrer en écartant tout le reste. L'absurde commande-t-il la mort, il faut donner à ce problème le pas sur les autres, en dehors de toutes les méthodes de pensée et des jeux de l'esprit désintéressé. Les nuances, les contradictions, la psychologie qu'un esprit « objectif » sait toujours introduire dans tous les problèmes, n'ont pas leur place dans cette recherche et cette passion. (Camus, 1990, p. 18)

Ce raisonnement absurde consiste à maintenir un mode de pensée injuste, c'est-à-dire logique. Ne pas s'abandonner aux tragédies et à la misère du monde est un point crucial pour maintenir un raisonnement injuste. Bien que Camus reconnaisse la difficulté de la tâche, puisque nous vivons dans un monde plein de tragédie, même notre propre existence l'est, il se demande s'il est possible d'avoir une mort logique ; c'est la véritable question que l'écrivain veut résoudre, et pour laquelle il n'a toujours pas de réponse, comme il l'indique à la fin du premier chapitre de son essai, *Le Mythe de Sisyphe*.

La réflexion sur le suicide me donne alors l'occasion de poser le seul problème qui m'intéresse : y a-t-il une logique jusqu'à la mort ? Je ne puis le savoir qu'en poursuivant sans passion désordonnée, dans la seule lumière de l'évidence, le raisonnement dont j'indique ici l'origine. C'est ce que j'appelle un raisonnement absurde. Beaucoup l'ont commencé. Je ne sais pas encore s'ils s'y sont tenus. (p.18)

### 3.3. L'Homme Absurde :

Après avoir expliqué le concept abstrait de l'absurde et sa relation étroite avec la mort, il est nécessaire de se concentrer sur la figure de l'homme absurde. Comment vit et pense une personne qui, consciemment ou inconsciemment, est absurde ? L'homme absurde est un individu qui vit sa vie sans passion, n'est pas une personne excessivement introspective, n'aime pas trop analyser les problèmes de la vie, vit dans le présent, c'est-à-dire qu'il n'a pas l'habitude de s'inquiéter de l'avenir ou de pleurer sur le passé. Il n'est ni ambitieux ni plein d'espoir. Les seuls carburants qui le font tenir sont, d'une part, le courage de vivre une vie absurde et sans but et, d'autre part, son raisonnement absurde qui l'aide à accepter ses circonstances et ses limites (Camus, 1990).

Qu'est-ce en effet que l'homme absurde ? Celui qui, sans le nier, ne fait rien pour l'éternel. Non que la nostalgie lui soit étrangère. [...] Assuré de sa liberté à terme, de sa révolte sans avenir et de sa conscience périssable, il poursuit son aventure dans le temps de sa vie. (Camus, 1990, p. 67)

Pour comprendre le mode de vie de l'homme absurde, il est nécessaire d'analyser sa moralité. Dans ce chapitre de son essai, Camus utilise la phrase d'Ivan Karamazov "Tout est permis" (1990, p. 67), pour développer sa théorie. "Cela aussi sent son absurde. Mais à condition de ne pas l'entendre vulgairement. Je ne sais si on l'a bien remarqué : il ne s'agit pas d'un cri de délivrance et de joie, mais d'une constatation amère." (Camus, 1990, p.67). Étant donné le manque de réflexivité de l'homme absurde, associé à l'angoisse d'une vie dénuée de sens, nous pourrions le considérer comme un individu dangereux, puisque rien ne l'empêche de faire le mal. Cependant, l'absurdité n'autorise pas la commission d'un crime, elle confirme simplement la capacité d'un individu à le réaliser. Tout comme elle reconnaît les conséquences d'un crime. (Camus, 1990).

Par conséquent, si quelqu'un se trouvait à la croisée des chemins pour savoir s'il doit ou non commettre un crime, l'homme absurde, contrairement à tout autre code moral créé par l'homme, n'essaierait pas de convaincre la personne en question que ce qu'elle pense faire est bien ou mal, mais, très calmement, et en utilisant son expérience et ses connaissances passées, il lui expliquerait les faits et les conséquences de ses intentions. L'auteur le dit clairement dans son essai. (Camus, 1990).

L'absurde ne délivre pas, il lie. Il n'autorise pas tous les actes. Tout est permis ne signifie pas que rien n'est défendu. L'absurde rend seulement leur équivalence aux conséquences de ces

actes. Il ne recommande pas le crime, ce serait puéril, mais il restitue au remords son inutilité. De même, si toutes les expériences sont indifférentes, celle du devoir est aussi légitime qu'une autre. On peut être vertueux par caprice. (Camus, 1990, p. 67)

Ainsi, si tout est permis, si la conscience de l'absurde nous réduit à un non-sens d'actions et d'événements, de sorte qu'ensuite, cette connaissance produit une telle amertume que nous envisageons de commettre un crime, et qu'il n'y a aucun espoir ou incitation à l'éviter ; comment l'homme absurde peut-il éviter de devenir un criminel ? Camus conclut que le meilleur moyen est l'exemple. Nous avons dit plus haut que l'homme absurde évaluait ses possibilités sur la base de ses expériences et savoirs passés. Si la mémoire de cet individu était pleine de bons exemples, il n'y aurait pas de place pour la peur, l'homme absurde agirait en accord avec eux, mais pour que cela se produise il faut absolument que la personne soit consciente, c'est-à-dire absurde (Camus, 1990).

Un esprit pénétré d'absurde juge seulement que ces suites doivent être considérées avec sérénité. Il est prêt à payer. Autrement dit, si, pour lui, il peut y avoir des responsables, il n'y a pas de coupables. Tout au plus, consentira-t-il à utiliser l'expérience passée pour fonder ses actes futurs. Le temps fera vivre le temps et la vie servira la vie. (Camus, 1990, p. 67-68)

### **3.4. Meursault, l'Incarnation de l'Homme Absurde :**

Pour mieux comprendre l'homme absurde, nous allons nous pencher sur le protagoniste d'une autre de ses œuvres les plus connues, et aussi le plus grand représentant de l'absurde : Meursault de *L'Étranger*. Cette œuvre raconte les événements des derniers jours de la vie du protagoniste. Meursault est un Français qui vit à Alger, il a un travail de bureau monotone, et au début de la pièce, il vient d'apprendre la mort de sa mère. Le sens du titre du roman n'est pas très clair ; il pourrait faire référence au fait qu'il est un Français dans un pays étranger, même si Algérie était à l'époque une colonie française ; il pourrait aussi signifier, comme c'est probablement le cas, que Meursault est un étranger en raison de son étrangeté, c'est-à-dire parce qu'il est un homme absurde ; ce qui l'éloigne complètement de l'ordre social établi (Jejcic, 2010).

Meursault est indifférent, sans expression, imperturbable. Ni la mort de sa mère, ni la religion, ni l'ambition, absolument rien ne provoque de réaction chez lui (Jejcic, 2010). “Aujourd’hui, maman est morte. Ou peut-être hier, je ne sais pas. J’ai reçu un télégramme de l’asile : “Mère décédée. Enterrement demain. Sentiments distingués.” Cela ne veut rien dire.

C'était peut-être hier." (Camus, 1972, p. 5). Dans sa relation sentimentale avec Marie Cardona, le protagoniste fait preuve de la même indolence face à sa demande en mariage (Jejcic, 2010).

Le soir, Marie est venue me chercher et m'a demandé si je voulais me marier avec elle. J'ai dit que cela m'était égal et que nous pourrions le faire si elle le voulait. Elle a voulu savoir alors si je l'aimais. J'ai répondu comme je l'avais déjà fait une fois, que cela ne signifiait rien mais que sans doute je ne l'aimais pas. « Pourquoi m'épouser alors ? » a-t-elle dit. Je lui ai expliqué que cela n'avait aucune importance et que si elle le désirait, nous pouvions nous marier. D'ailleurs, c'était elle qui le demandait et moi je me contentais de dire oui. Elle a observé alors que le mariage était une chose grave. J'ai répondu : « Non. » [...]. (Camus, 1972, p. 37)

Un autre moment fort de Meursault est celui où son patron lui propose un poste important dans un nouveau bureau de la compagnie à Paris, et où Meursault répond sans ambages qu'il se moque d'être considéré ou non pour le poste (Jejcic, 2010).

[...] Le patron m'a fait appeler et, sur le moment, j'ai été ennuyé parce que j'ai pensé qu'il allait me dire de moins téléphoner et de mieux travailler. Ce n'était pas cela du tout. Il m'a déclaré qu'il allait me parler d'un projet encore très vague. Il voulait seulement avoir mon avis sur la question. Il avait l'intention d'installer un bureau à Paris qui traiterait ses affaires sur la place, et directement, avec les grandes compagnies et il voulait savoir si j'étais disposé à y aller. Cela me permettrait de vivre à Paris et aussi de voyager une partie de l'année. « Vous êtes jeune, et il me semble que c'est une vie qui doit vous plaire. » J'ai dit que oui mais que dans le fond cela m'était égal [...]. (Camus, 1972, p. 36-37)

Dans toutes ces circonstances, Meursault réagit avec ce sang-froid si caractéristique de l'homme absurde, ce qui ne passe pas inaperçu aux yeux des personnages dont il s'entoure. Ils ont tous un avis sur le comportement du protagoniste, mais leur point commun est qu'ils sont frappés par le fait que Meursault ne réagit pas comme ils s'y attendaient ; c'est donc ce manque de conventionnalité qui fait de Meursault un être étrange. D'un côté, Marie Cardona dit que c'est cette imprévisibilité qu'elle aime tant chez lui (Jejcic, 2010). “ [...] Après un autre moment de silence, elle a murmuré que j'étais bizarre, qu'elle m'aimait sans doute à cause de cela mais que peut-être un jour je la dégoûterais pour les mêmes raisons. [...]” (Camus, 1972, p. 38). Elle est également déconcertée par l'indifférence du protagoniste face à la mort de sa mère (Jejcic, 2010).

Quand nous nous sommes rhabillés, elle a eu l'air très surprise de me voir avec une cravate noire et elle m'a demandé si j'étais en deuil. Je lui ai dit que maman était morte. Comme elle

voulait savoir depuis quand, j'ai répondu : « Depuis hier. » Elle a eu un petit recul, mais n'a fait aucune remarque. (Camus, 1972, p. 19)

Son patron désapprouve également le manque d'aspiration de Meursault à s'améliorer professionnellement (Jejcic, 2010).

Il m'a demandé alors si je n'étais pas intéressé par un changement de vie. J'ai répondu qu'on ne changeait jamais de vie, qu'en tout cas toutes se valaient et que la mienne ici ne me déplaisait pas du tout. Il a eu l'air mécontent, m'a dit que je répondais toujours à côté, que je n'avais pas d'ambition et que cela était désastreux dans les affaires. (Camus, 1972, p. 37)

Dans le roman, il y a un personnage clé dans la vie de Meursault, Raymond Sintès, son voisin. Camus établit une opposition claire entre les deux personnages. Tout au long de l'histoire, nous pouvons constater que Sintès est une canaille, un chauvin, un raciste, un sujet dangereux en somme ; cependant, contrairement à Meursault et malgré ses nombreuses mauvaises qualités, Sintès est complètement intégré dans la société car il sait dissimuler, il se donne la peine de le faire ; alors que Meursault, sauf lorsqu'il tue accidentellement un Arabe qui le harcelait, n'a fait preuve d'aucune sorte de méchanceté, il devient le pestiféré de la société (Jejcic, 2010).

Mais pour ne pas tomber dans la même erreur que les personnages du roman, il est nécessaire d'approfondir le crime commis par Meursault. Le crime et l'absurde sont deux thèmes fréquemment liés dans l'œuvre de Camus. L'auteur utilise ces transgressions pour explorer les particularités de l'absurde jusqu'à des limites insoupçonnées. En général, dans ces œuvres, le personnage qui commet le crime est un homme absurde, donc dominé par le sentiment de l'absurde, ce qui le pousse à enfreindre la loi et par conséquent à perdre complètement le raisonnement absurde (expliqué ci-dessus). Camus dévalorise la moralité et les valeurs humaines par l'absurde et la mort (Javari, 2019). Dans *L'Étranger*, Meursault commet un crime gratuit "qui mérite une profonde réflexion pour en dégager les motifs et les conséquences" (Javari, 2019).

L'empressement de Camus à représenter des scènes de crime dans ses œuvres est dû à son inclination personnelle à dépeindre des personnages qui, poussés par une angoisse insupportable et une absurdité profonde, deviennent des êtres capables d'une extrême violence. Mais pour l'auteur, ce n'est rien d'autre que la représentation fidèle d'une humanité marquée par l'immoralité et les difficultés de la vie (Javari, 2019).

Il s'agit d'une situation dure à supporter qui cause la violence, une violence gratuite dont l'origine peut être le non-sens de la vie. Ainsi les œuvres de Camus deviennent le témoin de

l'Histoire et des philosophies qui l'envahissent à l'époque y compris la philosophie de l'absurde. [...] Tout être humain est considéré comme un condamné à mort qui doit subir, tout seul, toutes les souffrances de la mort. Dans une telle situation, la réaction des personnages camusiens est différente : certains choisissent la voie de l'indifférence et certains d'autres, celle de la violence et de la cruauté. (Javari, 2019)

En raison de son amitié avec Sintès, il va passer la journée dans la maison de plage d'un ami de son voisin. Sur la plage, alors qu'ils se promènent avec Sintès, ils rencontrent deux Arabes, et Sintès, sans aucune provocation de leur part, pointe un revolver sur eux ; c'est grâce à l'intervention de Meursault que les Arabes ont la vie sauve. Après la rencontre, Sintès et Meursault retournent à la maison de la plage, mais le protagoniste décide de se promener seul sur la plage. Une fois sur le site, accablé par la chaleur, il décide de chercher un endroit à l'ombre, mais trouve l'un des Arabes que précédemment, et l'un d'eux le menace avec un couteau. Enfin, dans un moment d'inconscience, dû en partie à la chaleur de la journée, Meursault tire sur l'Arabe avec le revolver qu'il avait pris à Sintès, tuant ainsi l'Arabe (Camus, 1972).

[...] La mer a charrié un souffle épais et ardent. Il m'a semblé que le ciel s'ouvrait sur toute son étendue pour laisser pleuvoir du feu. Tout mon être s'est tendu et j'ai crispé ma main sur le revolver. [...] J'ai secoué la sueur et le soleil. J'ai compris que j'avais détruit l'équilibre du jour, le silence exceptionnel d'une plage où j'avais été heureux. Alors, j'ai tiré encore quatre fois sur un corps inerte où les balles s'enfonçaient sans qu'il y parût. Et c'était comme quatre coups brefs que je frappais sur la porte du malheur. (Camus, 1972, p. 51)

Dans *L'Étranger*, le monde de Meursault est présenté comme un paradis terrestre, incorruptible à cause de l'immoralité du monde et imperturbable à cause de la tragédie de la vie. Le protagoniste profite paisiblement du soleil, de la chaleur et de la mer. Jusqu'à ce qu'il commette un crime. Dans d'autres romans de Camus, l'homme absurde devient un criminel comme conséquence de l'absurde, cependant, dans ce roman, c'est grâce au crime, que Meursault prend conscience de l'absurdité de la vie (Javari, 2019).

Au début, je ne l'ai pas pris au sérieux. Il m'a reçu dans une pièce tendue de rideaux, il avait sur son bureau une seule lampe qui éclairait le fauteuil où il m'a fait asseoir pendant que lui-même restait dans l'ombre. J'avais déjà lu une description semblable dans des livres et tout cela m'a paru un jeu. Après notre conversation, au contraire, je l'ai regardé et j'ai vu un homme aux traits fins, aux yeux bleus enfoncés, grand, avec une longue moustache grise et d'abondants cheveux presque blancs. Il m'a paru très raisonnable et, somme toute, sympathique, malgré

quelques tics nerveux qui lui tiraient la bouche. En sortant, j'allais même lui tendre la main, mais je me suis souvenu à temps que j'avais tué un homme. (Camus, 1972, p. 53-54)

Une fois que les interrogatoires et le procès pour meurtre commencent, Meursault coopère à l'enquête car il refuse de mentir, pas même pour essayer de convaincre les autorités, un trait typique de l'homme absurde, il connaît les conséquences de ses actes et les accepte et ne se révolte pas contre elles. Cependant, il n'y a qu'une seule question à laquelle il est incapable de répondre, car lui-même n'a pas la réponse : pourquoi Meursault a-t-il tué l'Arabe ? Le crime du protagoniste n'a pas de motivation, il est gratuit, spontané, sans préméditation (Javari, 2019).

Quand le procureur s'est rassis, il y a eu un moment de silence assez long. Moi, j'étais étourdi de chaleur et d'étonnement. Le président a toussé un peu et sur un ton très bas, il m'a demandé si je n'avais rien à ajouter. Je me suis levé et comme j'avais envie de parler, j'ai dit, un peu au hasard d'ailleurs, que je n'avais pas eu l'intention de tuer l'Arabe. (Camus, 1972, p.84)

Face à l'incapacité des autorités à établir un sens à la mort de l'Arabe, donnée tout à fait raisonnable puisque Camus a planifié le crime absurde parfait ; les spéculations commencent sur les véritables intentions de Meursault. C'est à ce moment de la pièce que le meurtre passe au second plan et que le protagoniste commence à être jugé non pas pour le crime commis mais pour le fait d'être un étranger (Javari, 2019).

Une telle position de la part de Meursault permet aux autres de reconstruire les événements qui ont causés le meurtre à leur gré et non pas selon la vérité. C'est pourquoi le procureur veut donner un ordre et une cohérence à un meurtre qui est commis complètement d'une manière gratuite. Le procès de Meursault devient alors moins celui d'un meurtrier que celui de l'homme qu'il est. Un tel jugement de la part des autres, provient de la personnalité étrange et anticonformiste de Meursault qui n'accepte pas de mentir pour prouver son innocence. Il ne nie pas la gratuité de son crime et ainsi il ne peut pas attirer la pitié des autres. Alors qu'il pouvait faire croire aux autres qu'il a tué l'homme arabe parce qu'il l'a déjà menacé. Mais il savait très bien que la motivation de son crime n'était pas la menace mais une autre chose qu'il ne peut jamais expliquer. (Javari. 2019)

Cette attitude vis-à-vis de son crime éloigne Meursault des autres délinquants et le laisse seul face à une société qui doit attribuer une raison logique à tout crime. Dès lors, Meursault est présenté comme un homme asocial plutôt que comme un meurtrier. Accusé " d'avoir enterré une mère avec un cœur de criminel " (Camus, 1972, p. 79), Meursault est alors condamné à enfreindre les règles de l'Antiquité. En sapant les valeurs de la société bourgeoise, la nature absurde de la bourgeoisie de l'époque est révélée (Javari, 2019). "Il met en évidence une sorte

de divorce et de décalage, les deux concepts qui expliquent selon Jean-Paul Sartre le roman de Camus.” (Javari, 2019). La société lui fait payer le non-respect de l'ordre et des valeurs sociales. Meursault devient un étranger qui doit payer pour être différent des autres. C'est alors qu'il prend conscience de l'absurdité de sa situation, de sa vie et de la société. Ce divorce avec la réalité, qu'il avait ignorée jusqu'à présent, provoque une sorte de crise du personnage, qui se traduit par un changement de style de son langage : jusqu'à présent, ses paroles avaient toujours été authentiques, spontanées. L'illumination l'a transformé en un être réfléchi et ses propos sont chargés de dégoût (un sentiment inéluctable pour l'homme absurde) (Javari, 2019).

Après son épiphanie, on découvre un Meursault distant et révolté, comme les héros tragiques. Il a décidé d'accepter sa mort, bien que cela ne soit pas facile pour lui. Malgré son indifférence à la vie, certaines choses de son passé qui lui procuraient du plaisir lui manquent : la mer, son amant... Ce n'est pas seulement cette privation des plaisirs de la vie qui est la seule punition qu'il reçoit, mais aussi la sanction de tous ceux qui l'entourent, non pas pour son crime, mais pour être différent. Nous pouvons conclure que, comme l'a dit à juste titre Jean-Paul Sartre, le véritable enfer de Meursault est l'opinion que la société a de lui ; bien qu'il ait été si indifférent aux opinions et aux préjugés des autres avant le meurtre, il se rend maintenant compte du poids que ces jugements ont sur son âme, c'est là sa véritable punition (Javari, 2019). “Perdu au milieu des questions sans réponses, c'est dans l'acceptation de sa propre mort que Meursault trouve la seule échappatoire par laquelle il peut s'en tirer de son monde vide du sens.” (Javari, 2019)

#### **4. La Révolte, un Mode de Vie :**

Camus est le premier à reconnaître que l'absurde est une notion difficile à digérer. Cependant, il considère qu'il est nécessaire de connaître cette réalité et de l'accepter, c'est-à-dire d'être lucide. De nombreuses personnes tentent de lutter contre cette évidence et, dans certains cas, font des efforts inimaginables pour y échapper. Certains par le suicide, parce qu'ils ne trouvent pas de sens à leur vie, et d'autres, par la religion, pour tenter de leur en donner un. Selon Camus, pour vivre dans un monde absurde, il est nécessaire d'être un homme absurde. Vivre intensément et être animé par la passion, se battre pour préserver la liberté et affronter l'irrationalité de la condition humaine en se rebellant contre elle (Tiberghien, 2015).

S'il doit rencontrer une nuit, que ce soit plutôt celle du désespoir qui reste lucide, nuit polaire, veille de l'esprit, d'où se lèvera peut-être cette clarté blanche et intacte qui dessine chaque objet dans la lumière de l'intelligence. [...] Dans la mesure où il croit résoudre le paradoxe, il le

restitue tout entier. À ce titre, il est émouvant. À ce titre, tout reprend sa place et le monde absurde renaît dans sa splendeur et sa diversité. Mais il est mauvais de s'arrêter, difficile de se contenter d'une seule manière de voir, de se priver de la contradiction, la plus subtile peut-être de toutes les forces spirituelles. Ce qui précède définit seulement une façon de penser. Maintenant, il s'agit de vivre. (Camus, 1990, p. 64-65)

L'auteur nous invite ainsi à vivre la vie avec intensité, mais cette nécessité de vivre dans le maintenant ne légitime pas toutes les actions. En fait, Camus fixe une seule limite à sa philosophie : l'humanisme (Tiberghien, 2015). “Celui-ci repose sur la reconnaissance d’une valeur inviolable, celle de la nature humaine. Camus incite en effets ses semblables à lutter pour un monde plus juste, à s’engager pour parvenir à une société plus égalitaire, où les droits de tous les hommes seraient respectés.” (Tiberghien, 2015, p. 18). Camus insiste sur cette notion notamment dans *La Chute*, *La Peste*, *L'État de Siège*, *Les Justes* et *L'Homme Révolté*, tout en s'impliquant personnellement, tout au long de sa vie, dans des projets en faveur de la justice, et invite le reste du monde à adopter cette valeur comme guide pour toutes ses actions. En excluant le crime et le manque de responsabilité. Quant à la liberté qu'il recherche, Camus la définit comme un moyen de lutter contre la monotonie et les préjugés (Tiberghien, 2015). “Enfin, la révolte qu’il prône naît d’une perpétuelle remise en question de l’individu face à la vanité de son existence, grâce à laquelle celui-ci est amené à aller au bout de ses capacités et à se dépasser.” (Tiberghien, 2015, p. 19).

## **5. L’Humanisme Camusien :**

Lors d'un entretien en 1952, Camus a déclaré qu'il ne se considérait pas comme un humaniste, du moins pas au sens où on l'entendait à l'époque (Corbic, 2003).

Entendons par là un humanisme dogmatique, sans fondements ni consistance philosophique, un humanisme sans épaisseur, lisse et transparent à lui-même, une philanthropie plate et béate faisant abstraction du problème du mal et de l'absurde, du non-sens radical de l'existence, dès lors que l'on ne croit pas en un sens supérieur. (Corbic, 2003, p. 25)

D'autre part, Camus considère que l'utilisation de ce mot peut conduire à l'abstraction. L'auteur n'a d'ailleurs cessé de dénoncer la préférence de ces courants humanistes, qu'il rejette tant, pour un homme abstrait ou reflet (Corbic, 2003).

La conduite morale, telle que Socrate l'a illustrée, ou telle que le christianisme la recommande, est en elle-même un signe de décadence. Elle veut substituer à l'homme de chair un homme

reflet. Elle condamne l'univers des passions et des cris au nom d'un monde harmonieux, tout entier imaginaire" (Camus, 1951, p. 81-82)

L'humanisme camusien repose sur trois piliers fondamentaux : l'absurde, la révolte et l'amour. Jusqu'à présent dans ce mémoire, nous avons expliqué les deux premiers. L'absurdité est cette notion consciente ou inconsciente que nos vies et le monde qui nous entoure n'ont pas de sens, sont absurdes ; la rébellion est une attitude face à l'absurdité de la vie, il s'agit de trouver du plaisir dans les petites choses, de vivre passionnément dans le présent, mais pour cela il est nécessaire de prendre conscience de l'absurdité, et de surmonter la tragédie qui accompagne cette prise de conscience ; C'est là que le troisième pilier, l'amour, prend naissance, c'est l'origine de la philosophie de Camus, c'est cette union transcendante et heureuse entre l'être humain et le monde qui l'entoure, qui pousse l'homme absurde (cet individu lucide, comme dirait l'auteur) à vivre sa vie avec révolte (Corbic, 2003).

La structure de sa méthode philosophique est similaire à celle de Descartes. Bien que le but de leurs philosophies soit complètement opposé, puisque Descartes a analysé le sens de la vie en remettant en question l'existence de Dieu, alors que Camus nie catégoriquement que nos vies aient un sens, par conséquent, que Dieu existe ou non n'est pas pertinent. Cependant, l'organisation de leurs méthodes est assez similaire, au point que Camus a cité le fameux "doute catégorique" du philosophe, le comparant à l'absurde. Pour cette raison, et bien que Camus ne l'ait pas précisé, nous pouvons extrapoler cette comparaison entre le doute et l'absurdité, au cogito de Descartes et à la rébellion de Camus (deux concepts qui déterminent la pensée des auteurs), ainsi qu'entre l'éternité cartésienne et l'amour camusien (Corbic, 2003).

Mais cette contradiction [entre crime de logique et de passion] essentielle ne peut manquer de se présenter avec une foule d'autres à partir du moment où l'on prétend se maintenir dans l'absurde, négligeant son vrai caractère qui est d'être un passage vécu, un point de départ, l'équivalent, en existence, du doute méthodique de Descartes. L'absurde en lui-même est contradiction. (Camus, 1951, p. 17-18)

Pour Camus, la rébellion ne peut trouver son point d'appui en elle-même, ni dans l'absurde, puisque l'absurde constitue le début de sa méthode. Par conséquent, le point d'appui de la rébellion se trouve dans l'amour, autrement dit, "ce consentement originnaire et ultime à la vie, qui l'empêche de sombrer dans le nihilisme, cette haine de la vie au nom de l'absurde" (Corbic, 2003, p. 31).

Pour Camus, il s'agit de rendre l'homme à lui-même, en le délivrant de l'espoir et de la consolation d'"une autre vie" qui l'empêchent de reconnaître lucidement l'absurde comme l'horizon indépassable de sa condition et de se révolter finalement contre l'absurdité de cette condition (révolte en laquelle résidera précisément sa dignité humaine). En ce sens, nous verrons que Camus s'inscrit dans la tradition française du cartésianisme athée, non théiste. (Corbic, 2003, p. 31)

L'athéisme de Camus ne prend pas le sens réel du mot, c'est-à-dire que Camus ne prétend pas que Dieu n'existe pas, mais a un sens plus sophistiqué. Pour l'auteur, il est impératif que l'homme nie Dieu afin de reconnaître et d'accepter l'absurdité de son existence, et de vivre lucidement en rébellion contre elle. Mais, la religion et Dieu constituent une échappatoire à ce but, d'où la nécessité de se positionner pour ou contre lui, selon Camus. En prenant position contre Dieu, Camus transfère tous ces concepts abstraits et transcendants si étroitement liés à la religion (l'au-delà, la réincarnation, le pardon divin, la lutte entre le bien et le mal) dans un monde terrestre, c'est-à-dire dans le monde des hommes ; l'absurde fait de l'homme son propre Dieu, car une fois lucide, il devient le maître de son propre destin, le juge de ses propres actes, et comme il sait qu'il va mourir, il vit intensément le moment présent, et c'est tout cela qui fait de lui un être divin, loin de Dieu car il ne lui a rien donné de tout cela, c'est lui-même (Corbic, 2003).

## **6. Conclusions :**

Il est clair que l'enfance difficile de Camus a joué un rôle très important dans sa vie, mais surtout dans sa carrière d'écrivain. Il est possible que si l'auteur avait vécu une autre vie, il n'aurait pas réfléchi aux questions qu'il soulève dans des essais tels que *Le Mythe de Sisyphe* ou *L'Envers et l'Endroit*. Comme exposé au début de sa biographie, la pauvreté a été l'un des grands maux de sa vie, mais aussi la relation distante qu'il entretenait avec sa mère, l'absence d'une figure paternelle, décédée dans des conditions tragiques, la présence constante d'une grand-mère très autoritaire, qui ne lui a probablement pas permis de profiter de son enfance comme il l'aurait souhaité, et l'insécurité sociale dans un pays colonisé, où deux cultures terriblement opposées devaient cohabiter ; ce sont des circonstances qui auraient pu atténuer la joie de vivre de n'importe qui, et qui n'auraient pas été répréhensibles, mais pour Camus, elles étaient l'incitation nécessaire pour vivre pleinement.

À l'école, Camus a toujours excellé et a probablement trouvé une échappatoire à sa vie de famille. Au cours de ces premières années d'école, il a rencontré son professeur Louis

Germain, avec qui il a entretenu une relation étroite tout au long de sa vie (comme on peut le voir dans la lettre émouvante qu'il lui a écrite quelques jours après avoir reçu le prix Nobel de littérature), et grâce à qui il a poursuivi ses études ; c'est pour moi un autre trait important de l'auteur, l'amitié, l'affection. De nombreuses personnes seront mentionnées à plusieurs reprises dans sa biographie, comme Louis Germain, Jean Grenier (son professeur de philosophie au baccalauréat), Pascal Pia (ils ont travaillé dans différents journaux à Alger et en France), et sa mère (envers laquelle il exprime une profonde nostalgie dans certaines de ses œuvres). Camus se montre extrêmement fidèle aux siens, il sait prendre soin de ses amitiés, puisque celle-ci a duré toute sa vie, et quant à sa mère, il ne lui a jamais reproché de ne pas avoir été plus présente dans son enfance, car il est parfaitement conscient de tous les sacrifices qu'elle a dû faire pour élever la famille.

Un autre épisode très important de la vie de Camus est celui où il tombe malade de la tuberculose au début de son baccalauréat. Aujourd'hui, la tuberculose est une maladie obsolète, et dans les rares cas où l'on peut la contracter, il existe de nombreux traitements pour la guérir, mais à l'époque où l'auteur l'a attrapée, c'était pratiquement la mort assurée. C'est dans ces moments de solitude à l'hôpital que Camus commence à réfléchir sérieusement à la mort, qui est un thème récurrent dans ses œuvres et dans l'absurde. Ce n'est donc pas un hasard si c'est pendant sa convalescence à l'hôpital qu'il a écrit ses premiers textes philosophiques.

Un autre aspect important à commenter sur l'auteur est sa relation avec la politique. Son affiliation au parti communiste algérien n'a pas duré longtemps (environ deux ans), avec lequel il a créé une compagnie de théâtre, mais il n'aimait pas le fait que le parti veuille influencer la production des pièces, c'est pourquoi il s'est dissocié du parti et a créé la sienne ; il pensait que l'artiste devait avoir une liberté totale dans les décisions concernant le contenu de son travail, complètement en dehors de la politique ou de toute personne ou entité qui essayait de le contrôler. Cette attitude vindicative résonne avec la rébellion qu'il promeut si fortement dans l'absurde. Outre ses hauts et ses bas avec les communistes, Camus a toujours défendu le droit des Arabes et des Français à être des citoyens algériens, une position qui a suscité de nombreuses controverses. L'humanisme de Camus prône la paix avant tout, et il a toujours désapprouvé le fait de traiter les questions d'indépendance de l'Algérie par la violence, comme l'homme absurde est censé le faire.

Bien qu'il ait toujours rejeté l'appellation d'"humaniste", comme indiqué à la fin du corpus de ce mémoire, il ne fait aucun doute que nombre des actions entreprises par l'auteur

tout au long de sa vie, dont certaines sont mentionnées dans sa biographie, ont été au service de l'homme et de la paix. Parmi eux, on peut souligner son alliance avec la Résistance en publiant des articles pour le journal clandestin *Combat* ; parmi eux, on trouve celui condamnant l'utilisation des bombes atomiques contre Nagasaki et Hiroshima lors de la Première Guerre mondiale (il était l'un des rares à s'élever contre les bombardements), ou encore les discours pacifistes prononcés en Alger, par rapport de la guerre d'indépendance qui avait lieu à ce moment-là. Tous ces faits dépeint Camus comme un écrivain et philosophe cohérent parce qu'il prêche par l'exemple, c'est-à-dire, tous ce qu'il a expliqué par rapport à l'absurde, est représenté dans sa forme de vivre et son idiosyncrasie.

Je peux conclure que la philosophie de l'absurde se divise en deux étapes bien distinctes : la première est le cycle absurde qui est si bien représenté dans le roman *L'Étranger*, analysé précédemment. Dans la première partie du roman, Meursault vit comme un homme absurde, bien qu'inconsciemment ; à partir de la deuxième partie, lorsqu'il est emprisonné et jugé pour l'assassinat, le protagoniste prend conscience de la réalité absurde qui l'entoure. Cette première partie de la philosophie absurde peut être terriblement nihiliste, c'est certainement la conclusion à laquelle je suis moi-même arrivé, après une première lecture du roman. Le détachement de Meursault de toute circonstance de la vie : la mort de sa mère, le mariage, une promotion au travail, et même la mort de l'Arabe, sont des situations choisies par Camus afin de montrer aux lecteurs que l'absurdité n'a pas de limites ; elle est présente dans tous les aspects de nos vies, même la façon dont nous mourons. Il s'agit de situations extrêmes, dans le sens où, pour nous, elles peuvent être chargées de sens - comme un emploi qui change la vie, la personne avec laquelle vous allez passer le reste de votre vie, la perte d'un être cher ou même votre propre mort - et pourtant Camus les dépouille de toute sentimentalité, jusqu'à ce que l'on ne puisse que penser "quelle situation absurde".

Cependant, ce n'est qu'un revers de la médaille. Camus reconnaît la haine et le rejet qui peuvent naître de l'absurde, c'est en effet une réalité dépourvue d'espoir, d'illusions et de but, il ne serait pas étrange que quelqu'un soit tenté de se convertir au nihilisme. C'est là qu'apparaît la deuxième étape de sa philosophie : le cycle de la révolte. Camus fait appel au lien étroit entre l'homme et son désir de vivre, dont l'origine se trouve dans l'amour, afin de surmonter cette oisiveté initiale, et ainsi pouvoir faire face à l'absurdité de l'existence. Cela va de pair avec l'acceptation des circonstances qui se présentent dans la vie, sans chercher à les modifier. Cette acceptation authentique fait de l'être humain le maître de son propre destin, conscient de ses propres limites, là où d'autres les remettent entre les mains de la religion ou de la peur.

Comme Meursault, quand il sait qu'il va être exécuté, il ne cherche pas à paraître innocent, ou Sisyphe avec son châtement divin, il ne cherche pas à y échapper ; cette acceptation, même des choses les plus atroces, laisse un goût tragique à celui qui la vit, mais en même temps, elle nous libère. Par conséquent, je peux conclure que, contrairement à ce qui peut sembler à première vue, Camus était amoureux de la vie, et c'est ce qu'il a transmis dans toutes ses œuvres, dans lesquelles on peut relever une certaine absurdité ici et là, dans d'autres, c'est l'essence qui est insufflée dans toute l'œuvre, comme c'est le cas de *L'Étranger* ou du *Mythe de Sisyphe* ; humaniste ou non, Camus a laissé un merveilleux héritage et un savoir intemporel, applicable à n'importe quelle circonstance de la vie à n'importe quelle étape de l'histoire, et c'est une réalité que tous ceux d'entre nous qui ont été un jour curieux de cet écrivain doivent reconnaître, que nous soyons d'accord ou non avec lui.

## 7. Bibliographie :

- Camus, A. (8/8/1945). *Combat*. *Combat*, p. 1.
- Camus, A. (22/1/1956). L'Appel pour un trêve civile. Dans A. Camus (présidence), conférence des libéraux algériens à l'Hôtel Saint-George à Alger.
- Camus, A. (1990). *Le Mythe de Sisyphe*. Récupéré à partir de <https://es.es1lib.org/book/4342901/c04545>.
- Camus, A. (1958). *L'Envers et l'Endroit*. Récupéré à partir de <https://es.es1lib.org/book/4342890/178ab7>.
- Camus, A. (1972). *L'Étranger*. Récupéré à partir de <https://es.es1lib.org/book/11362194/51ed94>.
- Camus, A. (1951). *L'Homme Révolté*. Récupéré à partir de <https://es.es1lib.org/book/4481308/30aaac>.
- Camus, C. (Ed.). (1994). *Le Premier Homme*. France : Éditions Gallimard.
- Corbic, A. (2003). *Camus : l'absurde, la révolte, l'amour*. Paris. Les Éditions de l'Atelier/Éditions Ouvrières.
- Corbic, A. (2003). L'«humanisme athée» de Camus. *Études* (399), p. 227-234.
- Cultura Inquieta. (30/1/2016). La carta de agradecimiento que Albert Camus escribió a su profesor de colegio tras ganar el Premio Nobel de Literatura. Récupéré à partir de <https://culturainquieta.com/es/inspiring/item/8883-la-carta-de-agradecimiento-que-albert-camus-escribio-a-su-profesor-de-colegio-tras-ganar-el-premio-nobel-de-literatura.html>.
- Fernández Cardo, J. M. (2011). Albert Camus : Humanismo, Existencia y Compromiso. *Liceus. El Portal de las Humanidades*. Récupéré à partir de <http://www.liceus.com>.
- Javari, M. H. & Abdi, A. (2019). De l'absurde à la crise : Une étude comparée de l'acte criminel dans *Caligula*, *L'Étranger* et *La Chute* d'Albert Camus. *Revue des Études de la Langue Française* (11), p. 69-82. doi: 10.22108/relf.2020.121281.1100.
- Jejcic, M. (2010). De l'étranger à l'Absurde. À Èrès. (Ed.), *Essaim* (p. 97-108). Toulouse, France : Éditions Èrès.

Racine-Furlaud, N. (1987). Camus et la politique. Actes du colloque de Nanterre, 5-7 juin 1985.

*Revue française de science politique*, (1), p. 147-148.

Tiberghien, E. (2015). Albert Camus de l'absurde à la révolte. L'itinéraire d'un écrivain marqué par la guerre et l'injustice. *Écrivains*. (11), p. 13-15.